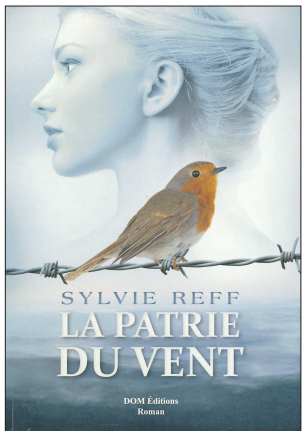


L'amour est un vaste pays sous le vent

Sylvie Reff signe son **vingt-et-unième livre** et nous donne le roman puissant des amours contrariées qui fait éclater toute la poésie du réel sous la lame bien affûtée d'une joie à jamais invaincue...

« Quel chant vaut un homme ? Et quel livre vaut un enfant ? » interrogeait Sylvie Reff dans **Cette Fureur tranquille** (éditions Rhénanes, 1986). Son nouveau roman est un vaste chant qui ramasse tous les hommes avec femmes et enfants dans sa fureur intranquille au long cours. C'est le chant d'un amour contrarié dans son intensité : celui de Jean Fromm, incorporé de force sous l'uniforme allemand lors de la dernière guerre : « Comment sans haine faire un bon soldat ? » Envoyé sur le front russe, il sauve une jeune paysanne, Ludmilla Tvardovski, de la pendaison dans cette forêt d'infortune où ils vivent leur été d'éternité dans la mitraille et le fracas des bombes : « Elle, Ludmilla, possède le monde. Elle a fait son plein d'or au creux du saule, bu tout le vin d'étoiles avec l'homme aimé. Cela suffit pour une vie. » Justement, « la vie » telle que les hommes la renient les sépare alors que Ludmilla porte leur enfant - elle est déportée en Alsace tandis que Jean est emprisonné à Tambov puis au Goulag. Là-bas, il survit hiver



après hiver « dont chacun promettait d'être le dernier » - la seule douceur du camp est la mort, qu'elle arrive par dysenterie l'été ou par pneumonie l'hiver... Il en sort enfin en 1955, l'année où sont libérés les derniers prisonniers allemands, en pleine guerre froide - celle qui sépare « les alliés d'hier ». Alors, il se met en marche vers « ce monde que les fous disent libre », à la recherche de Ludmilla et de leur enfant parmi tous ces respirants qui se croient vi-

vants. Dans leur quête, Jean et Ludmilla ne possèdent pour seule richesse que le souvenir du visage de l'autre, leur part de lumière pour s'éclairer le chemin... Leur fils est recueilli par une doctoresse, Larissa, qui l'élève avec son beau-père, le pianiste Vassili. Rebaptisé Lev et sauvé par la musique qu'il étudie au conservatoire de Sverdlovsk, il sera à son tour un grand pianiste et fera un « beau mariage » après être « passé à l'Ouest »... Né de deux disparus, il épouse une héritière alsacienne qui lui donne une fille, Macha. Mais Lev Markov s'étirole dans ce beau pays présumé libre dont les habitants n'ont en guise de patrie qu'un « immense supermarché qui commence partout et ne finit nulle part » - et il se retrouve séparé à son tour de sa fille... Pour briser la mer de glace qui lui dérobe ses origines, Macha embauche un jovial cinéaste québécois, Percy Laflamme, et part avec lui sur les traces de ce grand-père, jusqu'au plus improbable coin perdu de Russie où il aurait été vu en 1955, là où les étoiles se noient dans le gi-

vre... Si le film des retrouvailles familiales ne se fait pas dans un monde hanté par tant de mémoires perdues, la vie les brûle vif au cœur par cette évidence tranquille qui saisit lorsqu'on s'approche assez près du bord de l'absolu vertige : la seule patrie que les vivants en quête de racines ont en partage, c'est celle du vent. Sylvie Reff livre un roman puissant, d'une construction subtile, qui emporte à marée haute dans une houle d'images et de poésie appartenant à tous ces vivants-là : ils s'y retrouvent comme chez eux dans une demeure de famille éclairée par le miracle d'une lecture ou d'une rencontre quand bien même il serait déjà si tard dans le monde... Mais il n'est jamais assez tard quand un livre longtemps rêvé prend volume pour faire entendre le chant des cœurs brisés mais invincibles et celui de la vague qui retourne à sa source.

Michel Loetscher

Sylvie Reff, La Patrie du vent, Dom éditions, 344 p., 12 €

Le village, un lieu de vie si naturel...



Acheter une maison à la campagne, ne serait-ce pas aussi et surtout acheter un rêve ? C'est ce rêve sans doute qui a animé Philippe Lutz vers Saint-Pierre-Bois - celui d'une « vie proche de la nature, où l'on pose sur la table le fruit de ses efforts, celui d'une existence conviviale, au sein d'une communauté villageoise solidaire, ancrée dans des siècles de traditions »... Dans ce village de « moyenne montagne », la cérémonie des vœux du maire, « grande liturgie civile », réinitialise chaque année en janvier le « cycle rasant des travaux et des jours » - et le potager est la « grande affaire » de ces ruraux, heureux accédants à la vie simple, à l'évidence tranquille et à la beauté comme un re-

tour au « premier matin du monde ». Mais il y a aussi ce sentiment d'abandon que ressentent ces ruraux, face à la raréfaction ou la disparition des commodités et des services publics, qui se traduit souvent par un « vote protestataire »... Malgré tout, le village, « souvent imité, jamais égalé » fait toujours vendre - et son concept suscite, avec l'expansion des lotissements pavillonnaires, une « rurbanisation » qui impacte paysages et territoires. Si le village est un monde fermé aux nouveaux arrivants, d'autres « en transition » comme Ungersheim créent du lien social en optant pour des circuits solidaires et des jardins partagés. Comme le rappelle Philippe Lutz, le village traditionnel n'en finit pas de se réinventer au sein du « village global », ne serait-ce que parce qu'il « rend la ville moins indispensable » - quand il ne la recrée pas en pleine campagne... Veaux, vaches, clochers, couvées, potagers et vergers font rêver plus que jamais dans le grand sommeil qui saisit un monde au cœur de pierre...

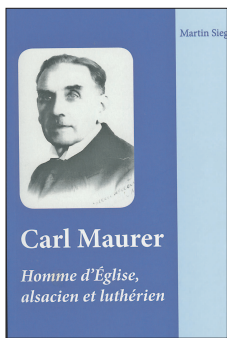
ML

La vie à la campagne - Petite défense des clochers, des vaches et des potagers, Philippe Lutz, Transboréal, 90 p., 8 €

Carl Maurer, une vie pour l'Eglise et pour l'Alsace

Président de l'Eglise évangélique luthérienne d'Alsace de 1940 à 1944, le pasteur Carl Maurer (1874-1950) s'est retrouvé en première ligne pour écrire sa page de l'histoire mouvementée de l'Alsace-Lorraine en ses « heures les plus sombres »...

Combattant de la plume, il porte le fer durant l'entre-deux-guerres par voie de presse ainsi que par l'engagement politique - rédacteur au *Friedensbote*, il est membre du Parti progressiste d'Alsace-Lorraine (1926-1939) et prend part à la lutte des autonomistes pour le maintien de la langue et de la particularité de sa Heimat. Dès 1933, il exerce un libre esprit critique sur le national-socialisme qui s'installe en Allemagne : « Hitler procurerera-t-il du travail aux chômeurs et fera-t-il droit aux sans-droits ? S'il échoue, l'Allemagne sera mûre pour le bolchevisme. » En 1937, il soulignait : « Le national-socialisme et le communisme sont en parenté : chez l'un comme chez l'autre l'individu n'existe plus. » Arrêté et interné au camp d'Arches le 31 mai 1940, il est libéré le 20 juin par les troupes



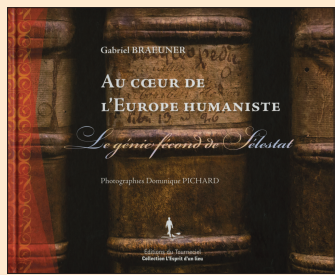
allemandes. Arrêté à nouveau le 13 novembre 1947, il est interné à la prison militaire de Metz et condamné l'année suivante à cinq ans de réclusion. Mais le général commandant la 6^{ème} région militaire annule l'exécution du verdict. Le 23 février 1950, il meurt au Diaconat de Strasbourg des suites d'une pleurésie. Pasteur retraité de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine, Martin Siegwalt rend justice à un autre homme d'Eglise dont la vie, prise dans les remous de l'Histoire, n'a jamais abdicqué ses convictions ni renoncé à faire entendre ses éclats de vérité.

ML

Martin Siegwalt, Carl Maurer - Homme d'Eglise, alsacien et luthérien, Salde, 168 p., 14 €

Le temps des humanistes

Inscrite au registre **Mémoire du Monde** de l'Unesco depuis 2011, pour une partie de ses fonds, la Bibliothèque humaniste de Sélestat rouvre ses portes en juin 2018, après quatre années de rénovation et une restructuration : « Les Sélestadiens oublient souvent qu'ils sont connus dans le monde entier grâce à leur bibliothèque » rappelle l'historien Gabriel Braeuner, président de l'Association des Amis de la Bibliothèque humaniste et vice-chancelier de l'Académie d'Alsace, qui remonte dans son nouveau livre-somme (préfacé par Georges Bischoff) à la racine de cet humanisme dont nous savourons toujours les fruits bien mûrs.



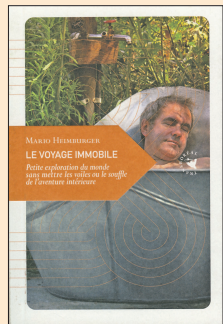
De même que l'on imaginerait pas Alexandrie sans sa bibliothèque, on n'imaginerait pas davantage la cité de Beatus Rhenanus (1485-1547) sans la sienne - ni sans tous « ses hommes de qualité et de génie » qui ont fécondé la vallée du Rhin et lancé ce puissant « mouvement d'idées supranationales » qui ne renia rien de ses racines et des cultures locales. Terre d'accueil de l'humanisme, l'Alsace, alors région du Saint-Empire romain germanique, y a pris la part que lui conféraient la richesse de ses ressources naturelles ainsi que la maîtrise des arts et techniques - dont celles des techniques métallurgiques qui débouche sur l'invention de l'imprimerie à Strasbourg... « Venise continentale », la République de Strasbourg rayonne par ses phares de la pensée humaniste comme Geiler de Kaysersberg (1446-1510), Sébastien Brant (1457-1521) et Jacob Wimpfeling (1450-1528). Gabriel Braeuner restitue, sans que la richesse de l'érudition ne charge le propos porté avec la complicité du photographe Dominique Pichard, l'éclat de lumière de cette Europe de l'esprit qui a fait société, envers et contre tout, alors que la zone de confort de l'espèce était réduite encore à son minimum soutenable - et son avenir pas encore dé- pensé.

ML

Au cœur de l'Europe humaniste, Gabriel Braeuner, éditions du Tourneciel, collection « L'Esprit d'un lieu », 35 €

Voyage sur canapé

Alors que le monde se referme à mesure que l'industrie touristique multiplie la capacité effective de se déplacer sur toute la planète, le Colmarien Mario Heimburger a décidé de bonne heure de faire l'économie de cette forme morte de déplacement qui clôt le possible : il a choisi de demeurer sur son canapé à bien veiller - car ce monde, c'est bien connu, manque de bienveillance depuis que les grandes transhumances hébétées et techno-zombifiées multiplient les conflits...



Sa façon à lui de respecter la planète et ses habitants, c'est de ne pas se fourvoyer dans les impasses et les sentiers archibatus du tourisme mondialisé et de se garder de cette « course éperdue à l'existence » qui saisit nos contemporains avides de dévorer la planète tout en plombant allègrement leur bilan carbone : « Le tourisme de masse contribue à l'appauvrissement du monde »...

Les terras incognitas ne sont pas à chercher sur une carte mais dans nos hémisphères cérébraux au repos en mode méditation. Son goût d'explorateur de canapé pour le voyage immobile n'est pas dirigé vers la « découverte ou la transformation du monde » voire sa dévoration mais vers la transformation intérieure : « Le voyage immobile, dans sa démarche exploratoire, est un aller-retour entre le monde et soi-même ». Cette approche du voyage présente l'inestimable avantage de ne bousculer personne sur les sentiers battus par tous - et donne l'assurance de tracer son bonhomme de chemin entre impossibilités assumées et les possibles qu'elle crée. A l'arrogant « There is no alternative » de Thatcher, Mario Heimburger oppose son « There is no reality » de voyageur immobile se projetant dans l'imaginaire et la conscience des possibles, faisant du voyage une création permanente et non un polluant produit de consommation de masse à la portée du premier touriste venu. On l'aura compris, il ne s'agit pas pour autant de s'octroyer un permis de vacances perpétuelles ou de s'absenter de la vie - « la société n'y survivrait pas » : alors que le voyage du bout du monde ne crée que rarement, d'un non-lieu bétonné à l'autre de notre spongiforme postmodernité, de la rencontre authentique, le voyage intérieur approfondit la connaissance du monde et reconnecte les êtres se rappelant avec bienveillance d'un socle commun, quand bien même celui-ci s'éroderait vertigineusement...

ML

Le voyage immobile, Mario Heimburger, Transboréales, 90 p., 8 €